

LIBÉRÉS ET POURTANT MALHEUREUX

Philippe **DE ROUX**, *entrepreneur social*



Jamais nous n'avons si consciemment assimilé l'idée d'émancipation et, comble du paradoxe, jamais le sentiment d'être les jouets du destin ne nous a autant oppressés. Dans les urnes, la montée de l'abstention ou du vote blanc traduit cette impression que nous sommes dépossédés de notre capacité d'agir. Pourtant, nous ne connaissons ni la carcan idéologique de la Corée du Nord, ni l'aliénation de la pauvreté du Bangladesh. Alors, pourquoi ? Parce que notre émancipation est devenue malheureuse, estime Philippe de Roux. À 40 ans, ce membre du PS, fondateur du courant des Poissons roses, invite la gauche à mettre à jour son logiciel idéologique. De quoi doit-on se libérer aujourd'hui ? Telle est finalement la question.

Oui, osons le dire : notre émancipation est devenue malheureuse car dans un monde où chacun voudrait se penser maître de son corps, de sa vie et de sa mort, elle est devenue solitaire. Et dans un monde où les limites sont perçues comme autant d'entraves, elle est marquée par la démesure, les failles éthiques et l'injustice.

Née au temps des Lumières, l'idée résumait des siècles de combats contre les privilèges ou les préjugés. Portée principalement par la gauche depuis la Révolution, l'émancipation visait à humaniser l'existence des plus vulnérables, tout en humanisant la conscience des plus favorisés.


Quelle belle ambition !

Hélas, après les luttes ouvrières et la décolonisation, nous en vivons la version dévoyée, celle qui

a liquéfié les liens entre les personnes, dans les familles ou les corps intermédiaires. L'émancipation est ainsi devenue inopérante pour les plus faibles, repoussés dans des ghettos ou empêchés de naître, dans un eugénisme silencieux, quand ils ne sont pas conformes aux diktats de l'uniformité et de la performance. Elle n'a pas non plus empêché la concentration inouïe de l'information et des capitaux entre quelques mains formant une oligarchie hors sol, laquelle dispose des moyens médiatiques, marketing et financiers, de la morale même, à laquelle s'ajoute cet esprit de caste « so 1788 ».

GRIS ET POISSEUX

Cette émancipation malheureuse engendre une frustration collective d'autant plus amère que notre



époque nécessite de repenser de fond en comble la notion de progrès, de quitter nos vieux manteaux rapiécés et de se sevrer de l’opium de croyances contemporaines – qui sont autant d’abus de pouvoir sur nos consciences. À l’image de Bruno et Michel, antihéros modernes des *Particules élémentaires*, nous avons parfois l’impression de naviguer dans un océan indépassable, gris et poisseux. Bruno déclare ainsi à sa mère, ex-soixante-huitarde libérée qui n’a jamais pris soin de lui et se trouve désormais sur son lit de mort, qu’il ira pisser sur ses cendres, puis sombre aux portes de la folie et du suicide. Michel s’engage de son côté dans un travail de recherche désabusé sur une sorte de *meilleur des mondes* transhumaniste et sans amour, qui le conduit à dissocier radicalement la reproduction du plaisir.

UNE NOUVELLE FRONTIÈRE

L’urgence de retrouver le sens de l’émancipation s’adresse en premier lieu à notre « vieille » gauche, qui a cessé d’être une marque stable dans un contexte de clivages mouvants. D’un certain point de vue, notre modernité rend plus que jamais nécessaire une traduction vigoureuse du socialisme de Charles Péguy, de George Orwell, de Simone Weil, d’Emmanuel Mounier ou de Jacques Ellul, tous si sévères en leur temps envers les caricatures de la gauche et leurs incantations moralisantes, en contradiction flagrante avec leurs actes. Car les enjeux sont trop immenses pour que nous nous contentions de « gérer » le monde sans autre vision que le rapport de force stérile ou le repli dans les citadelles de l’« entre-soi ». Dans un entretien récent, Gilles Finchelstein, directeur de la fondation Jean-Jaurès, affirmait : « *Le grand enjeu est de savoir si le débat va se structurer autour de la question de l’égalité ou celle de l’identité.* » Or, la gauche



PHILIPPE DE ROUX en quelques mots

 @poissonsroses

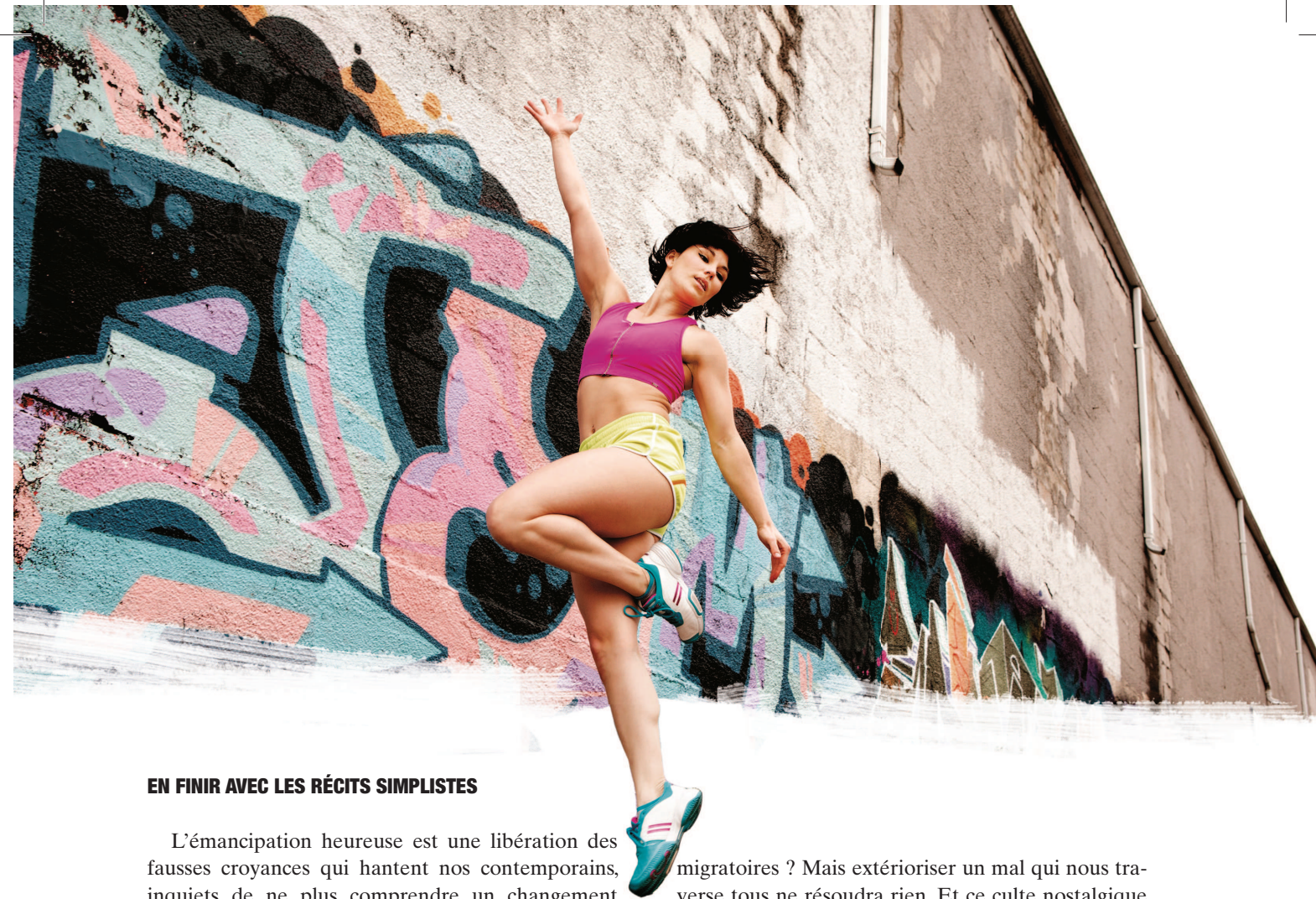
40 ans, entrepreneur social, cogérant d’une entreprise de réinsertion dans le bâtiment en région parisienne puis fondateur et codirecteur d’une ONG de solidarité internationale (www.eauevrie.fr) mettant en place des projets d’adduction d’eau courante à domicile, de lutte anti-incendie et d’assainissement dans des bidonvilles urbains de pays en développement (Philippines, Bangladesh, Côte d’Ivoire). Il est également membre du PS et fondateur des Poissons roses (www.poissonsroses.org).

est dans une impasse en jouant ce clivage. L’égalité n’est qu’un moyen, un moyen essentiel certes, mais pas une fin. Et l’identité n’appartient pas au même plan puisqu’elle est constitutive d’une personne ou d’un peuple. Elle puise ses racines dans l’histoire et se construit dans les projets communs.

La vraie question aujourd’hui pour la gauche est de retrouver le goût de l’émancipation et de la liberté.

De quoi doit-on se libérer aujourd’hui, et comment s’en libérer ?

Pour être heureuse, l’émancipation doit dépasser les vieux schémas, les faux ennemis, les émotions tyranniques, en dessinant une nouvelle frontière sur une ligne anthropologique qui traverse les partis, suscite des ponts tout en remettant en avant l’es-pérance dans le progrès. Mais quel progrès ? Quel serait le chemin politique permettant l’exercice de cette émancipation heureuse qui renouvelle notre désir d’agir et redonne le goût de l’avenir ?



EN FINIR AVEC LES RÉCITS SIMPLISTES

L'émancipation heureuse est une libération des fausses croyances qui hantent nos contemporains, inquiets de ne plus comprendre un changement d'âge qui, par l'ampleur du bouleversement de nos imaginaires, est sans doute comparable à celui qu'ont connu nos ancêtres, chasseurs-cueilleurs nomades devenus agriculteurs sédentaires. Des croyances dont les traductions politiques sont autant de sources d'injustice qu'il nous faut débusquer inlassablement, pour mieux mettre en lumière les « arrière-mondes » qui les sous-tendent et les intérêts de pouvoir et d'argent qu'ils servent.

Ces croyances sont d'abord des récits simplistes face à une réalité complexe. À l'extrême gauche sévit un marxisme vintage et romantique : « *Le mal, c'est les riches, sortons de l'austérité en prenant les milliards aux banques pour les réinjecter dans l'économie et tout ira bien.* » Discours simple et clair mais qui sous-estime la complexité des interdépendances économiques et la nécessité de réforme en profondeur de l'État pour mieux accomplir sa mission de régulateur. À l'extrême droite, c'est une autre croyance, simple aussi et plus efficace encore : le mal vient du dehors. « *Trouvons les boucs émissaires de tous nos maux, l'Europe, les musulmans, les Roms, l'UMPS, pour résumer : les autres, et rangeons-nous derrière notre chef pour les combattre.* » Qui nierait l'existence des rapports de domination, des oligarchies qui ne représentent qu'elles-mêmes, des questions de dettes à régler pour les jeunes générations, d'une Europe qui fonctionne mal ou des pressions

migratoires ? Mais extérioriser un mal qui nous traverse tous ne résoudra rien. Et ce culte nostalgique du leader, vaguement ridicule, est inopérant quand toutes les organisations pyramidales produisent désormais des réponses inadaptées. Le simplisme rassure, surtout face aux discours technocratiques et aux « éléments de langage ». Mais il suscite une violence aussi simple que brutale quand il prend le pouvoir sur le réel. Le procès simpliste et moralisateur de nos élites en position de surplomb ne permettra pas de le déminer, bien au contraire. Car ce message répond à des attentes complexes de nos concitoyens pour lesquels la bienveillance lucide sera toujours la meilleure manière de le désarmer. S'en émanciper, c'est accepter que l'action politique apporte par nature des solutions limitées et imparfaites et qu'il faut pourtant s'engager immédiatement, en priorité pour les plus vulnérables et les « invisibles ». Leur donner les moyens d'agir et prendre soin de leur fragilité nous rend collectivement plus humains, tout simplement.

ABUS DE POUVOIR

D'autres croyances se sont imposées dans les lieux de décision politique nationaux ou internationaux. C'est d'abord à gauche l'axiome rousseauiste : « *L'homme est bon et la société le corrompt.* » Une espérance sympathique de paradis sur terre, contredite par la réalité de l'histoire. Au fond, que proposer à des citoyens décevants, ces incorrigibles égoïstes,

homophobes et chauvins ? Avec les moyens de la bienveillance obligatoire de l'État et d'une inflation de normes, corrigeons-les par le haut. Ce faisant, la confiance et la bienveillance de proximité sont anesthésiées, les liens fonctionnalisés et les parents infantilisés quand il s'agit de l'éducation de leurs enfants. Et les abus de pouvoir se multiplient sur les rétifs « intolérants » qui passent vite pour des réacs ou des beaufs. La politique est une action de mise en commun et de régulation. Mais cette régulation, n'est pas non plus une fin en soi. Viser qu'elle soit plus « performante », comme une certaine droite en fait le message ultime de son projet politique, ne sera jamais une espérance qui donnera envie de se lever le matin.

De la même manière, le beau récit de la protection de notre planète est perverti par une confiance déçue : rendons un culte à la Terre, sorte de divinité régressive, contre l'homme et son âme de prédateur, variable parmi d'autres d'un environnement qu'il devrait s'excuser de peupler, surtout quand il est trop pauvre. Combattre une « culture du déchet » dans tous les champs de l'existence, inclure toutes les vulnérabilités de la biodiversité végétale, animale et humaine ne peut se fonder sur une vision culpabilisante. C'est une démarche d'ordre spirituel, un choix de confiance justement, où l'autre, celui avec qui je dois mutualiser les usages plutôt que d'accumuler seul les possessions, doit reprendre sa place. Elle est donc inséparable d'une libération de la croyance la plus dominante et la plus attirante de notre époque : l'individualisme libéral et libertaire couplé à l'utilitarisme marchand.

Cette croyance, qui traverse les partis, est aujourd'hui la plus vénéneuse. Sous un faux masque de liberté, elle laisse à chaque individu le soin d'intérioriser par lui-même des contraintes inouïes, qui sont ultimement celles d'un grand marché qui a colonisé jusqu'à notre intimité. Chacun est libre de poursuivre son intérêt, libre de faire de sa vie son propre projet individuel : acheter un nouveau passé avec une agence de com, une *escort girl* pour un dîner ou un enfant avec une mère porteuse indienne, c'est possible. C'est même intégré dans le calcul du PIB du Royaume-Uni ou de la Belgique. Tout cela est « grisant comme un matin d'avril », pour reprendre la formule de Nietzsche, surtout pour les plus riches, les plus performants et les mieux informés. Mais c'est illusoire pour tous les autres, une source infinie d'injustices dont les dominants ne se convainquent moralement qu'en culpabilisant les plus pauvres ou en invoquant une théorie du « ruissellement » dont les faits montrent chaque jour la fumisterie.

L'émancipation heureuse est donc un mouvement de libération d'une fausse image de la liberté.

REDÉCOUVRIR LES PROPHÈTES : MOUNIER, RICŒUR, LEVINAS

Elle est déjà en marche dans les strates invisibles de notre pays, dans les champs culturels, associatifs et entrepreneuriaux, avec la germination de milliers d'anticorps qui étouffent dans cet horizon indépassable et sont les témoins de ce *bonheur paradoxal* décrit par Gilles Lipovetsky. Les décideurs politiques en revanche, en particulier à gauche, ne sont pas en avance. Le sevrage passera pour eux par une plongée dans les profondeurs du questionnement anthropologique : « *Quels sont les ressorts qui donnent du sens à nos vies et pourraient fonder nos projets communs ?* » Pour cela, pas besoin d'aller très loin, la France a enfanté une famille de pensée particulièrement originale, incarnée notamment par Emmanuel Mounier, Paul Ricœur ou Emmanuel Levinas, un catholique, un protestant et un juif. Pour ces prophètes de l'émancipation heureuse, la liberté se vit sous le regard de l'autre, « soi-même comme un autre », dans le lien avec autrui et non comme « particule élémentaire » forcément solitaire. D'une certaine manière, nous sommes reliés, donc je suis. Et ce lien, c'est la fraternité, cette « *vieille cousine qui s'est fondue dans le décor mais qui fait tapisserie, et que personne n'invite à danser* », comme le dit Régis Debray. Cette pensée extrêmement féconde et révolutionnaire n'a pas encore donné toute la mesure de ses fruits dans le champ politique, malgré des jalons posés par Robert Schuman par exemple. Ce père de l'Europe avait réconcilié les frères ennemis en renouvelant leurs liens autour de la gestion commune d'une valeur stratégique pour l'époque : le charbon et l'acier. Le progrès n'est donc pas une accumulation de possessions matérielles ou une prise de contrôle illusoire de sa vie, mais ce qui contribue à nous relier les uns les autres toujours davantage, dans cette conscience commune prophétisée par Teilhard de Chardin. Il est temps qu'elle accède aux leviers d'autorité. C'est déjà le cas en Italie par exemple, où les deux plus hauts personnages de l'État, Matteo Renzi et Sergio Mattarella, sont issus de cet héritage et contribuent à tordre le cou aux populismes, par la gauche ! Alors, comment un vieux pays comme la France, si pétri du désir de liberté, ne deviendrait-il pas lui aussi le lieu du dépassement de l'aliénation individualiste et libérale qui fissure l'Occident ? L'émancipation heureuse a besoin d'une internationale. À nous de la bâtir.